

Ma sélection d'auteurs (1)

Beaudoin, Myriam (1976__)(2024 48 ans)

Un petit bruit sec 2003; 116 pages

Au décès de son **père**, auquel elle était très fortement attachée, **l'auteure** décide de lui écrire, de lui parler, comme **un écrivain public** à qui l'on demande une lettre pour un être cher décédé. Et dans tout le roman, sauf dans la dernière partie sur le **Consul**, l'auteure étudie tout ce qui se passe autour du cercueil dans lequel est exposé son père. Pour elle, son père demeure vivant... de l'autre côté.

J'ai dévoré ce court roman. Le style est impressionnant. L'auteure a une façon de « dire » la banalité d'une façon originale et captivante, même si elle décrit la morbidité : comme la façon dont on a embaumé son père. Ce « *petit bruit sec* » du cercueil qui tombe dans la fosse ne cesse de nous poursuivre, même après la fin de cette lecture. C'est une jeune auteure qui m'a étonné par la profondeur de ses réflexions sur un sujet tabou : la mort.

Et pourtant, j'ai adoré!

Hadassa 2006; 197 pages

Cette jeune auteure écrit fort bien. Son premier roman démystifiait le problème de la mort... surtout par rapport à son père. Cette fois-ci, elle puise encore dans son vécu comme enseignante chez les hassidiques. Elle nous balance alors en pleine figure le vrai sens de l'expression « *choc des cultures* ».

Elle établit d'abord des contacts avec des enfants qui ont subi un lavage du cerveau à peine imaginable, situation qui existe encore de nos jours, tout près à Boisbriand (en 2023). Avec tact, bribe par bribe, elle nous révèle de nombreux secrets, qu'on peut traduire librement par interdits.

Elle nous fait suivre également à l'extérieur de sa classe une histoire fort touchante d'un amour impossible... et réciproque. Elle décrit avec respect le sort réservé aux femmes : à faire lever le cœur.

Excellent roman avec des prix pleinement mérités!

Note : Prix littéraire des collégiens 2006; Prix France-Québec 2007; Prix Académie Frye; Prix des lecteurs 2010

33, chemin de la Baleine 2009; 189 pages

Éva Paradis était mariée avec un écrivain parti en tournée ! Aujourd'hui, nous faisons la connaissance d'une charmante vieille dame qui n'a plus tout à fait sa tête ! Jacques, fils d'Onil Lenoir, fait un cadeau à Éva, en fauteuil roulant. Ce sont des lettres d'amour. Elle lui demande d'en faire la lecture. D'étranges ressemblances avec le passé confus de la vieille dame nous révéleront peu à peu son parcours. Solène, infirmière discrète et gracieuse en tout temps, accompagnera Jacques.

Éva déclare qu'elle souffre de l'absence de son mari, de son Onil qui voyage beaucoup seul, supposément pour écrire en paix. Jacques doit s'absenter pendant trois semaines. À son retour, il remarque que l'attente de la vieille dame devient une obsession. Madame Éva Lenoir ne va pas bien. Le docteur prononce le mot Douglas. Ce n'est pas le nom d'un Anglais, mais d'un « *hôpital pour les fous.* » (P.161)

Des années plus tard, un spécialiste déclare qu'elle n'est pas folle. Au chalet de bois rond, Jacques et Solène resteront près d'elle et finiront la lecture des lettres. La dernière lettre trouvée par Huguette porte l'adresse de **33, chemin de la Baleine**, Île aux Coudres. Jacques est retourné au 33. Il rencontre Victor Lheureux qui, un jour, a vu sur le quai une bien belle

femme... Maintenant, on peut lire, gravée sur une enseigne de bois, une sorte d'épithaphe : « *le ravin d'Éva* ». (p.187)

Myriam Beaudoin nous a donc présenté, par le truchement de lettres écrites cinquante ans plus tôt, le vieillissement d'une dame à l'aube de sa vie. C'est écrit avec art et ça se lit comme un véritable poème.

J'ai été captivé par la beauté de cette écriture, par sa simplicité, par son efficacité.

Épiphanie 2019; 137 pages

L'auteure a passé son adolescence à Kigali où elle a commencé à écrire. Elle est devenue enseignante. Elle remarque, lors de son dernier passage, l'enfant au manteau bleu qui s'appelait HADASSA. La narratrice M. vit dans un logement baroque. Elle est amoureuse d'un beau grand blond de 25 ans qui occupe le même logement. Ils unissent leur vie et désirent un enfant. Les premières tentatives s'avèrent de désolantes déceptions mensuelles. Monsieur essaie alors toutes les méthodes existantes en vue de la fertilité : herboriste, réflexologue, auriculothérapie, thérapeute du rire, tératologie, et même sœur Thérèse qui l'incite à être attentive aux signes du Seigneur...

Arrive la décision d'adopter un enfant de six mois. La mère biologique est incarcérée. M. (comme dans Myriam !) veut prendre l'enfant qui, étrangement, la repousse. Elle entre dans un véritable état de manque, pense au suicide. « La peur me ronge le ventre », écrit-elle. (P. 107) Suite à une retraite chez les Recluses Missionnaires, elle rencontre Rose, une grande infirmière qui lave l'enfant en chantant en créole au-dessus de son visage. Et 19 jours plus tard, voilà la belle enfant miraculée attendue pendant 40 ans et qui accepte selon les mots de l'auteure, « une filiation végétale, un amour de lierre » (P. 131). Au retour en avion, l'enfant s'est lovée contre elle, lui a redonné son corps chaud comme épuisé par un interminable effort.

J'ai admiré à nouveau une jeune auteure qui n'a pas peur des grandes passions sources de joie et de douleurs. Son style est coulant, puis incisif quand la dramatique de la situation l'exige. Nous croyons comme elle que le prochain tournant de la route apportera à son instinct maternel le fruit de ses douloureuses espérances.

Ce roman est pour toi « Antonina », lit-on en exergue, et il scelle quant à moi, la notoriété grandissante de Myriam Beaudoin.



BIZ (1974__) (2024 50 ans)
Sébastien Fréchette

Dérives 2010; 93 pages

Biz est membre du groupe Loco Locass composé de chanteurs qui se démarquent par des prises de position nationaliste. C'est son premier récit de fiction. J'ai été agréablement surpris en le parcourant. À la naissance de son fils, le héros se sent dépassé par les événements. Il sombre dans une dépression. Il se réfugie alors dans sa chambre. Son lit devient un radeau avec lequel il voyage sur son marais intérieur. C'est une excellente image, une remarquable allégorie, qui lui permet de s'interroger sur le sens de cette vie dans laquelle il

voit tout en noir. Il analyse ses dérives avec un sens aigu du détail. Il en vient à ne plus vouloir quitter cette embarcation de fortune.

Agréable à lire. On en voudrait davantage.

La chute de Sparte C2011; 164 pages

Bizz rédige un excellent roman pour notre jeunesse. La polyvalente GASTON-MIRON, selon l'auteur, est une l'école secondaire dont la majorité des élèves sont sans style défini, hybrides, inclassables. Mais cette dernière possède fièrement son équipe de football, les Spartiates, laquelle canalise énergie, temps et personnel... comme souvent dans nos grosses polyvalentes. De plus, l'auteur qualifie ce milieu du savoir, de « laboratoire de fausses bonnes idées » dont l'architecture laide avec ses briques fades des années 1970 n'est rien pour stimuler l'intellect des jeunes qui la fréquentent. Une seule chose rallie tous ces ados : l'amour de la musique

Steeve SIMARD, 16 ans, fait partie des Spartiates, comme quart-arrière. Mathieu SAINT-AMOUR, surnommé MSA, leur général, est beau, blond, brillant comme il se doit. Par contre, Maxime-Alexis Giroux, surnommé MAG, s'avère un gros con gueulard qui déplace beaucoup d'air. Comme de raison, une journaliste, Nathalie SAINT-JACQUES, en quête de sensation, interroge nombre de ces étudiants et déclare que « 82 % des jeunes y sont heureux ». La vérité cache une tout autre réalité : « Nous sommes jeunes, mais la douleur est une vieille amie. » (P. 24) Chacun possède donc des tourments qu'on ne révèle pas.

Steeve SIMARD se sent étrangement seul face à l'exclusion souvent féroce des ados. Il subit l'intimidation. Son seul recours : les livres. Assez paradoxalement, il affirme : « On lit parce qu'on est seul, mais on peut être seul parce qu'on lit. C'est que la lecture stimule la curiosité, la mémoire, le vocabulaire et la culture générale. » (P. 29). Steeve n'a que deux précieux amis : ÉTIENNE et SAMIR le père, un colosse jovial, libanais d'origine. ALIA, sœur de Samir, est d'une grande beauté.

Lors d'un match de ballon-panier, Steeve exécute une feinte magistrale et déjoue brillamment MAG qui devient la risée de tout le monde, lui l'invincible en sport. Un jour, Steeve subit une attaque vicieuse par deux gars de MAG : un coup dans le dos et un autre à l'œil. Il perd connaissance. Il est pris en charge par Claude Picotte, le prof d'éduc. Steeve est alors considéré comme un héros, « un blessé de guerre qui avait survécu à l'ennemi ». (P. 92)

L'atmosphère devient cependant triste et lourde surtout à la suite du suicide de Mathieu SAINT-AMOUR retrouvé pendu sur le terrain de football. Nathalie Saint-Jacques, dans son journal, change de ton et dénonce la pression exercée sur les jeunes. 2 000 métiers sont disponibles, souligne-t-elle, et pourtant le dernier relevé de notes décide de leur vie future !

À un café au Square Berri, Steeve est reçu en anglais. Il n'en fallait pas plus pour qu'il décrive la ville de Montréal comme angloasphyxiée à la vitesse grand V dans un journal de l'école, Le Canard déchaîné. Il y ajoute un texte magistral sur l'inutilité du secondaire à l'école Gaston Miron. Son prof de français le louange, titrant son article d'exemple parfait d'un « texte argumentatif ». De son côté, le directeur sombre dans une furieuse colère et mijote une sévère punition à l'endroit de Steeve. Mais les profs appuient ce dernier en une cinglante phrase : « On ne punit pas l'intelligence, encore moins la vérité » (P. 153). En toute fin, on apprend un lourd secret dont les révélations bouleversent profondément le monde hétéro de Steeve.

Ce dernier récit décrit avec intelligence les problèmes de nos ados dans nos grosses polyvalentes. Sont donc relevées avec pertinence les pressions de la performance dont dépend une année scolaire, les relations tendues entre groupes d'appartenance culturelle différente, les intimidations et les voies de fait (de nos jours, 2024, la recrudescence d'armes blanches)

envers les élèves doués et à tendance homosexuelle. Le style de Bizz est percutant avec ses tournures chocs qui surprennent et intensifient la dramatique de son récit. Son écriture s'intensifie à chaque publication.

J'ai adoré ce roman qui n'exagère en rien les événements qui s'y déroulent. Je recommande ce volume à tout éducateur ou éducatrice qui œuvre en ce milieu.

Note : Prix du livre jeunesse de la bibliothèque de Montréal; Prix jeunesse des librairies du Québec.

Mort-Terrain 2014; 235 pages

L'action se passe chez nous au Québec, dans la ville de La Sarre, Rouyn-Noranda. L'auteur reprend un thème de plus en plus d'actualité avec trois pôles bien identifiés : l'Indien, le Blanc et les mines. Les Indiens s'opposent à l'arrivée des prospecteurs en vue d'exploiter une mine, de forcer un nouveau déménagement des autochtones, et surtout de diminuer leur espace vital de chasse et de pêche. Les Blancs désirent ardemment ces nouveaux espoirs d'emploi et d'enrichissement.

Un jeune médecin est largué un peu malgré lui dans le minuscule village Mort-Terrain (terme qui désigne les résidus de mine infertiles). Il assiste aux répercussions d'un tel remue-ménage chez la population autochtone. Voilà que des cadavres s'additionnent. Le docteur s'initie à la culture « ésothérique » des Indiens, et soigne les corps sans juger les esprits. Il tente de comprendre et d'exprimer tous les points de vue.

Une histoire fantastique et passionnante, mais aussi tellement réaliste.

Les abysses 2019; 138 pages

Catherine était une enfant heureuse malgré le décès de sa mère à l'accouchement. Dès l'âge de 5 ans, secondée par son père au lac Walker, elle attrape son 1er lièvre. De nature solitaire, « sauvage », elle subit la férocité des enfants au primaire et au secondaire. Au cégep, elle doit voir la psy du cégep, Sylvie Duteil. Un jour, en chassant, elle tue un orignal à l'arbalète, puis un deuxième qui s'avère être un « homme-original » ! Son père fait disparaître le corps... Comme il a passé sa vie à empailler ses trophées de chasse, il devient le suspect n° 1 et est incarcéré. L'avocate Wong, accompagnée de ses deux fidèles amis, Gabriel et Jean-Baptiste, le « gros Innu », avait permis à Catherine d'échapper aux piranhas médiatiques. De plus, grâce à leur intervention en milieu justicier, elle peut maintenant visiter son père qui lui avait aussi appris autrefois un précieux mantra pour ne pas céder à la panique : « **Calme, Catherine... Calme...** » (p. 16)

Michel Métivier, dit Wacko le « boucher » de Baie-Comeau, est accusé de meurtre et de dépeçage d'un mort. Sur les murs « aveugles » de son cachot, il dessine au marqueur fluo des créatures pélagiques (qui appartiennent à la haute mer), des fantômes phosphorescents. Il a la charge de la biblio. Son seul client assidu : Dominique Volant, un énorme Innu de 60 ans. Guédaille Morel et Le Pic Pépin organisent une révolte et lui confient la mission de brûler les livres de son chariot pour créer une diversion. Mais un gardien, ce jour-là, retient le chariot. Comme punition d'avoir raté l'incendie, les prisonniers rebelles infligent à Wacko une méchante raclée.

Claudia Gauvin, belle, racée, 41 ans, est enquêteuse et croit en l'innocence du père de Catherine. Elle interroge Jeremy Huglo, fouille alors son drone et récupère la preuve recherchée qui disculpe le père de Catherine.

L'auteur nous livre les faits et gestes des actants, parfois attachants, parfois impitoyables, et ce en un puissant condensé d'un minimum de pages. Les termes techniques nous sont prodigués à l'avenant.

Biz laisse glisser les mots de sa palette d'artiste de l'écriture en un récit intense de deux êtres tombants dans les abysses !



Bruckner, Pascal (1948__) (2024 76 ans)

Le Divin enfant 1992; 244 pages

Ce roman aborde la question de « naître ou ne pas naître », si l'homme en avait le choix. Il s'y prend d'une façon plus qu'originale : un bébé est instruit [oui !] dans l'utérus même de la mère, au-delà des limites possibles pour un être humain. Même si nous naviguons dans un champ totalement irréel, imaginaire, nous sommes captivés par l'intrigue. Nous désirons savoir comment les choses vont évoluer, et dans quel sens.

L'auteur fait aussi le tour des grandes œuvres littéraires, scientifiques et philosophiques, de quoi satisfaire la curiosité de tout un chacun... C'est époustouflant. C'est une critique sociale que je qualifierais de virulente, mais combien juste.

L'auteur fait montre d'une grande culture alliée à un vocabulaire élargi, riche...

Au secours, le Père Noël revient 2003; 117 pages

Cette courte nouvelle est rafraîchissante. L'originalité de Bruckner s'y manifeste encore. Son don de flirter avec la réalité et de la transposer dans l'imaginaire nous fait sourire du début à la fin. Son humour transpire sans arrêt à chaque épisode. J'avais l'impression de lire les fables de La Fontaine qui, sous le couvert de l'innocence, décrit les travers des grands.

Que ce soit dans le domaine de la musique ou celui de l'histoire de la société moderne, tout y passe. Mine de rien, Bruckner nous rappelle les us et coutumes des adultes de nos jours ainsi que leurs travers tout en décrivant des personnages bien réels : un voleur, une jeune fille délurée, un rêveur. Lire de tels textes, c'est une bonne façon de garder le sourire pendant quelques heures.

L'écriture de Bruckner est toujours impeccable et agréable à parcourir !

La maison des Anges 2013; 315 pages

Un roman surprenant par le sujet. C'est un relevé quasi exhaustif des pires misères de Paris, avec en « *surprime* » un vocabulaire étendu pour mieux décrire les bas-fonds de cette misère des sans-abris, ces victimes de la déchéance humaine. Certaines descriptions de ce monde marginal nous font frémir.

Antoine, jeune homme sans histoire, rate une vente à cause d'un soûlard, engage une bagarre et cause accidentellement sa mort. Puis, dans des circonstances similaires, en rosse à mort un deuxième. Il se sent alors illuminé. Il commence sa quête hallucinante à titre de purificateur. Il rencontre Isolde, héroïne de l'humanitaire, dont il ne peut satisfaire les normes élevées... Il tombe alors dans la déchéance la plus totale tant physique que morale. Il sera

dirigé vers *La maison des Anges*, puis récupéré par une équipe de médecins. Et le tout se termine par un punch inattendu...

Un roman captivant malgré la lourdeur du sujet.

Un bon fils 2014; 251 pages

Pascal se considérait, avec un cynisme non caché, comme étant le bon fils de dix ans, né à Paris fin 1948. Sous l'œil attentif de sa mère, il récite sa prière du soir. Il adresse à Dieu une supplique : provoquer la mort de son père si possible dans un accident de voiture. Puis sa mère le borde et l'auteur d'ajouter qu'il fut « l'illustration caricaturale du complexe d'Œdipe ». Qui plus est, il se considérait comme « l'agneau pascal » à couvrir avant le sacrifice. Quatre ans plus tard, n'ayant reçu aucune réponse de Dieu quant à sa supplique, il cesse de croire, il perd la Foi...

Cet enfant fragile transporte avec lui une maladie familiale : la tuberculose rénale. Il est expédié à Kinderheim. Ce sera une véritable aubaine, celle de côtoyer les Camus et Barthes. Il assistera inmanquablement aux pitoyables batailles de taloches et de cheveux tirés entre sa mère et son père. Sa mémoire singulière enregistre le tout comme un tamis de l'abominable et du prodigieux... Son triste père était imbu des idées de Hitler, son mentor. Dès qu'il parlait de Juifs, « il en bégayait de rage ». (P. 85) L'auteur décide alors de jouer au « bon fils » en le visitant régulièrement. Cet être exécrationnel, en pleine déchéance, « était devenu amoureux de son fumier. » (P.223) Il est décédé misérablement à 92 ans.

Excellent professeur, Pascal quitte pourtant sa profession. Il connaît alors « une sorte de précarité heureuse parce qu'adonné au luxe suprême, c'est-à-dire la vie de l'esprit et le temps libre ». Le soir, sa femme chantait du Barbara, du Jean Ferrat et du Gilles Vigneault, tandis que lui faisait la quête... Dans ses nombreux temps libres, il cultive son grand amour des gospel, blues, jazz, soul, funk. Et il écrit toujours. Ses succès en tant qu'écrivain lui apporteront la sécurité... et la liberté. Il en profitera pour passer tous ses hivers en Asie, surtout en Inde, sa patrie d'adoption qu'il considérait comme une terre de misère, de splendeur, d'élégance, de raffinement ; soit une matrice de toutes les civilisations asiatiques.

Pascal Bruckner surprend à chaque publication. Celle-ci, une esquisse de biographie, nous fait comprendre le pourquoi... du pourquoi de cette violence qui s'installe sournoisement, surtout dans ses premiers écrits. « Un bon fils » a été pour moi d'un grand intérêt. J'ai appris à connaître un maître de l'écriture qui nous captive en nous sortant des sentiers battus et qui nous aide à identifier nos démons intérieurs pour mieux les chasser.

C'est une œuvre littéraire de qualité, une pléthore de pensées profondes. Un livre à lire à coup sûr.

Un an et un jour 2018; 220 pages

Jézabel est une excellente prof de maths et de physique en Haute-Savoie. Son père, un original, tente de mettre au point une montre qui indique non pas l'heure, mais qui détruit le temps. Sur son lit de mort, il fait jurer à Jézabel d'aller remettre à son ami de Montréal cet étrange objet... Mais l'avion de Jézabel est secoué par une rude tempête. L'avion se pose en catastrophe au nord des États-Unis. Un chauffeur de taxi la dépose alors à La Piazza où les tenants, par un incroyable subterfuge, la maintiennent prisonnière. Jézabel se réveille alors Un an et un jour plus tard. Elle doit alors s'acquitter d'un compte de 96 990,00 \$. Pour rembourser sa dette, elle doit endurer l'accomplissement de tâches dégradantes, le mépris de ses congénères et la pression indue de l'administration. Ses fuites ratées augmentent désespérément sa dette.

Elle entre alors en une sorte de résistance intelligemment planifiée. C'est ainsi qu'elle néglige ses soins hygiéniques, faisant fuir son entourage. Par de savants calculs, elle réussit à les amadouer. Elle atteint ce que les commettants de cette étrange maison dénomment les « étages de luxe ». Elle s'occupe alors de Ron Tush, un amant inconditionnel de lecture. Mais ce dernier souffre d'une irrésistible somnolence, soit « l'épisode de torpeurs *récurrentes* » propres aux personnes âgées... et doit abandonner.

L'auteur, avec une grande habileté, nous a donc égarés avec son personnage dans un monde inquiétant, mystérieux, avilissant, cruel. À chaque occasion, il laisse glisser sa plume et nous entraîne imperceptiblement jusqu'à la toute fin.

Avec ce roman, Pascal Bruckner se paye « une traite littéraire » digne de mention. Son écriture ne cesse de me fasciner.



Chalandon, Sorj (1952__) (2024 72 ans)

Une promesse 2006; 273 pages

C'est un excellent roman qui part d'un événement normal, quoique douloureux, soit le décès de deux êtres chers : Étienne et Fauvette. À Mayenne (Département français, région Pays de la Loire), le silence habite une maison à l'orée du village, volets fermés et portes closes. Sept amis décident, pendant dix mois, de visiter « l'âme des défunts », prisonnière d'une veilleuse installée dans la lucarne du grenier comme un phare pour les marins perdus tel le père d'Étienne.

Il faut, pensent-ils, maintenir une vie symbolique dans cette maison afin de retarder le deuil en accomplissant « une promesse ». L'auteur, avec une plume exceptionnelle, nous surprend, nous captive et nous entraîne sur les traces de Lucien, dit Bosco, le plus jeune frère. C'est touchant.

L'auteur a une façon de s'inspirer régulièrement des actes quotidiens et de l'environnement physique : la veilleuse, le cahier bleu et le livre de timbres. Il saupoudre son texte de métaphores surprenantes et tellement riches. Chaque personnage est unique et vit différemment cette expérience sans trahir l'amitié.

Pour moi, c'est un bijou de roman dans toute sa richesse et sa simplicité. Un prix bien mérité.

Note : Le prix Médicis 2006

Retour à Killybegs 2011; 399 pages

C'est la dramatique histoire d'un Irlandais qui a aimé son pays et qui a été obligé de le trahir. Cette guerre fratricide s'est déroulée avec une cruauté à faire frémir entre l'IRA (Sigle désignant l'Armée Républicaine Irlandaise), l'Irlande du Nord, les Britanniques, et d'une façon générale entre les catholiques et les protestants.

Employer la métaphore et exploiter au maximum les jeux de mots relèvent d'une façon unique de dire les choses, de décrire les passages dramatiques : torture, haine, soldats impitoyables. J'ai bien aimé ce roman qui touche les rebelles de l'IRA. Au niveau littéraire, c'est un plaisir à toutes les pages.

Un intérêt du début à la fin. Un prix mérité que justifie bien l'adjectif GRAND.

Note : Le Grand Prix du roman de l'Académie française

Le quatrième mur 2013; 325 pages

Avant que Georges entreprenne son voyage pour réaliser le projet fou de Samuel Akounis, la lecture est longue et fastidieuse, quoique nécessaire. C'était une idée folle, mais belle, presque irréalisable. Il s'agissait, pour Georges, de monter une pièce, soit *Antigone* de Jean Anouilh, en pleine guerre, avec des ennemies implacables qui devaient se rassembler sur une scène de fortune, dans une cour détruite (ancien théâtre), dans un jardin saccagé. Une trêve pendant une journée. Les protagonistes feront leurs répétitions dans la région de Beyrouth en différents lieux, même parfois au risque de leur vie.

Pour profiter vraiment de cet excellent roman, il serait pertinent de lire *Antigone*. Chalandon nous captive totalement quand il décrit les horreurs de la guerre, et ce dans les moindres détails. À partir de ce moment-là, je n'ai plus pensé abandonner ce roman.

La description des affres de la guerre est d'un réalisme intransigeant, troublant, sans ménagement. L'auteur s'y révèle au sommet de sa forme.

Une joie féroce [I.v.] 2020; 462 pages

Quatre femmes dangereuses, démentes, se dirigent tout droit vers le lieu de leur méfait. Elles se sont déguisées, possèdent une arme et se déplacent avec une voiture volée. C'est un début de roman fracassant. L'auteur suivra pas à pas l'histoire tumultueuse de ces cancéreuses réunies sept mois plus tôt.

Jeanne, atteinte d'un cancer, rencontre alors Brigitte, également frappée d'un cancer du vagin. Tête nue, elle va revendiquant sa « chauvitude ». Une jeune femme grande et belle l'accompagne : Assia. Une autre jeune fille Melody se joint à elles. Peu à peu, un problème financier sévit à la « maison mère ». Jeanne veut emprunter, mais pas d'emprunt possible pour une cancéreuse !

Brigitte, Melody, Assia sont toutes les trois des têtardes. Brigitte visite une bijouterie « temporaire », prend des photos, fait un plan, puis distribue les rôles : Assia en Arabe et Melody sa secrétaire. Le bijoutier Sadeen les reçoit, fait vérifier le bijou de la princesse. Les quatre femmes réussissent leur audacieux vol.

Jeanne se rend au cimetière et décide de déchirer la photo infâme de son grand-père tondant une résistante capturée. À partir de ce moment, elle ne pleurniche plus, mais se sent possédée par « une joie féroce ». (p.336) Elle se réapproprie son destin rageusement.

Jeanne et Brigitte acceptent un pacte : silence sur la supercherie d'Eva, qui n'a ni fille ni père russe kidnappeur. Elles veulent ainsi épargner Assia. Jeanne Herrineau se réfugie alors dans sa chambre et pleure « des années d'un chagrin que je tenais captif. » (P. 418) Plus tard, Jeanne amène Brigitte sur son lac d'automne où elles observent silencieusement Gavroche, un canard avec sa famille. Comme un symbole pour le moins significatif, ce supposé père, un canard, file seul vers le large.

L'auteur a su, avec maîtrise, traiter un sujet combien pathétique, tout en y laissant des traces d'un humour désopilant. Un excellent roman.

Enfant de salaud 2021; 329 pages

Comme journaliste, Sorj se rend au bout de la route, à la Maison. Madame Thibaudet le reçoit avec un embarras poli. Il lui sourit. Madame Sabine Zlatin, infirmière polonaise, y avait fondé, avec son mari Miron, une colonie de vacances, véritable havre de paix. Un salopard dénoncera un groupe de jeunes Juifs qui s'y réfugiaient. Ils seront déportés et appelés les martyres d'Izieu, soit 44 enfants et 7 adultes. Les suspects possibles d'une telle trahison : un

village de 146 personnes. Julien Favet, le garçon de ferme alors aux champs a effectivement regardé et identifié le chef de la rafle : Klaus Atmann, dit Barbie.

Grâce à son ami ALAIN qui enseigne à l'Université comme historien, l'auteur a pu avoir accès au casier judiciaire de son père. Il était en prison pendant qu'il affirmait haut et fort avoir combattu en Russie avec la Légion tricolore. Sorj sera confronté à la dure réalité d'un père qui a rejoint, en 1942, les Allemands. Sa marraine lui a aussi cédé un coffret contenant des lettres rédigées depuis 1977. Pendant toute sa jeunesse, son père l'a abreuvé d'histoires entourant la période de la Résistance. Son ami Luizet le reconforte et l'inspire par cette parole : « Change tes larmes en encre. » (P. 26) En mars 1987, Sorj est choisi pour couvrir le procès de Klaus Barbie. Ce procès comprendra 800 journalistes, 149 victimes et 39 avocats.

L'auteur, dans le titre de son volume, se dénonce comme *Enfant de salaud*. Mais en fait :

« Non. Le salaud c'est l'homme qui a jeté son fils dans la boue. Sans traces, sans repères, sans lumière, sans la moindre vérité. Le salaud, c'est le père qui m'a trahi. » (P. 260)

Le fils rebelle tentera même un ultime rapprochement à la fin du procès de Klaus Barbie, en brandissant sous ses yeux les preuves de son imposture. « *Son propre fils (à 35 ans) cassait cette mémoire.* » (P. 269) Pour toute réponse, ce père indigne le chasse de sa vie en utilisant la langue allemande.

Un soir, Sorj est réveillé en pleine nuit par sa mère. Son père, articule-t-elle péniblement, est devenu fou, cassant tout autour de lui, puis il est parti sans le moindre mot... Ce fils sait où trouver son père. Sur les marches face au fleuve, il tente un rapprochement. Il réussit à le saisir. « S'il te plaît », a murmuré mon père. Le fils le laisse aller. « Merci », m'a-t-il dit. (P. 329)

L'auteur a su, avec maîtrise, traiter un sujet combien pathétique à cause de sa relation filiale ! À travers les témoignages des personnes qui défilent durant ce mémorable procès de Klaus Barbie, il nous captive totalement avec cette façon unique de s'approprier des métaphores surprenantes et tellement riches.

Pour moi, c'est un roman intimiste, puissant et surtout profondément pathétique

Note :

Son père est mort à Lyon en 2014, alors qu'il était interné à l'hôpital du Vinatier.

L'auteur, pour enfin connaître la vérité, n'a eu véritablement accès au dossier complet de la cour de justice de Lille qu'en 2020.

jp.richer@videotron.ca